

Prologue

Les flics ne sont pas censés avoir peur. Le badge, l'uniforme et le pistolet fiché à leur ceinture sont là pour évacuer les angoisses naturelles que la plupart des gens expérimentent lorsqu'ils sont confrontés à des horreurs innommables et diaboliques.

Mais cela ne fonctionne pas toujours de cette façon. Les flics ont peur, comme tout le monde. Parfois, ils sont si effrayés qu'ils craignent pour leur vie. D'autres fois, ils éprouvent une si grande terreur qu'ils n'oublieront jamais ce qu'ils ont vu. Cela m'est arrivé alors que j'étais une jeune recrue, en service depuis deux ans à peine.

Je rentrais chez moi dans ma voiture banalisée quand on m'a transféré un appel de détresse. Une femme était victime d'une agression dans le complexe immobilier Sunny Isle, et une voisine avait appelé le 911. Comme Sunny Isle se trouvait à moins de deux kilomètres de mon domicile, je répondis à l'appel.

D'après la standardiste, une étudiante du nom de Naomi Dunn était agressée par un homme dans son appartement. Cela m'avait tout l'air d'une querelle domestique, la routine en somme. Quand la téléphoniste m'a demandé si j'avais besoin de renforts, j'ai dit que non, je pouvais régler la situation seul. Elle m'a alors conseillé la prudence.

Je suis arrivé à Sunny Isle quelques minutes plus tard. Le complexe était constitué de quatre immeubles en stuc orange, dont les entrées donnaient sur une cour avec une piscine et une aire de jeux pour enfants. La pluie se mit à tomber, formant de petits cratères dans l'eau de la piscine.

Le parking était rempli de vieilles guimbardes, des voitures d'étudiants pour la plupart. Plusieurs arboraient des autocollants criant : *Clinton en 92* ! J'avais appris que le gouverneur de l'Arkansas se lançait dans la course à la présidentielle, mais, d'après moi, il n'avait pas l'ombre d'une chance.

Je me garai et descendis de mon véhicule. Il y avait un ciré jaune dans le coffre, mais je ne le pris pas. Natif de la région, j'étais habitué aux averses occasionnelles.

Pénétrant dans la cour, j'étudiai les immeubles immaculés. Tout était calme et rien ne semblait inhabituel. Après avoir fait le tour des lieux, je me décidai à partir. La journée avait été longue, et j'avais envie de dîner avec ma femme et ma petite fille de deux ans, puis de revoir mes cours. J'étudiais pour obtenir mon diplôme de policier, et les examens à venir ne me laissaient pas l'esprit en paix.

— Monsieur l'agent ! Monsieur l'agent !

Une femme à l'allure fantomatique se matérialisa près de la piscine. Vêtue d'une simple robe noire, elle avait les cheveux mouillés et plaqués sur le crâne.

— C'est vous qui avez appelé la police ?

— Oui !

Sa voix tremblait, son corps frissonnait de la tête aux pieds. Je n'aurais su dire si elle était bizarre ou simplement terrorisée.

— Quel est le problème ?

— Tout à l'heure, j'ai vu un homme immense rôder autour des immeubles. Puis j'ai entendu du bruit dans l'appartement de Naomi Dunn. Elle criait ; alors, j'ai appelé le 911.

— Est-ce que Naomi Dunn est toujours chez elle ?

— Oui, répondit-elle en pointant du doigt le dernier immeuble. Il est avec elle, il lui fait du mal.

— Vous savez qui c'est ?

— Non, mais il est gigantesque.

Je me dirigeai vers l'appartement de la victime, quand la femme spectrale m'interpella :

— Prenez votre arme !

Ces mots me glacèrent le sang. J'avais été entraîné à ne pas me servir de mon arme, sauf si ma vie était menacée. Cet avertissement me donnait à penser que j'étais dans ce cas de figure. Ouvrant mon holster, je posai la main sur la crosse de mon pistolet.

— S'il vous plaît, rentrez chez vous et enfermez-vous à clé.

— D'accord.

J'attendis que la jeune femme soit barricadée chez elle pour m'approcher de l'appartement de la fille Dunn. Puis je collai mon oreille à la porte. A l'intérieur, je distinguai des bruits de coups, suffisamment forts pour couvrir le crépitement de la pluie. Je frappai à la porte et reculai d'un pas.

N'obtenant aucune réponse, je me coulai près de la fenêtre et scrutai l'intérieur au travers des rideaux légers. Il y régnait un chaos indescriptible, avec les meubles renversés, le téléviseur retourné, et le visage souriant du présentateur Dan Rather à l'écran. Une trace de sang sur le mur me fit frissonner, une main ensanglantée qui courait tout le long de la paroi. Cela ne ressemblait à aucune des querelles domestiques dont j'avais été témoin.

Un mouvement dans le fond de la pièce attira mon attention. Au bout du couloir, à travers une porte ouverte, je vis une femme d'une vingtaine d'années dans une chambre à coucher. Blonde, les épaules carrées, elle donnait de féroces coups de pied dans un corps invisible. La vitesse de ces coups indiquait que la victime avait pris des cours d'autodé-

fense, et je me demandai si les traînées de sang sur le mur provenaient de la personne qu'elle frappait.

Instinctivement, je me détendis. Il s'agissait sans doute de Naomi Dunn, qui avait vraisemblablement pris le dessus sur son assaillant. J'étais arrivé juste à temps.

J'empoignai mon arme et m'approchai de la porte. J'avais rejoint les forces de police parce que j'espérais pouvoir faire la différence. Après vingt-quatre mois de service, cela ne s'était toujours pas vérifié. Ce soir, c'était ma chance. J'allais sauver une jeune femme d'un horrible agresseur. Jamais je n'avais été aussi prêt.

J'actionnai la poignée de la porte, mais elle était fermée à clé. Levant la jambe, je donnai trois coups de pied au-dessus de la poignée. La porte s'entrouvrit, mais ne céda pas.

Au moment où je levais de nouveau la jambe, la porte s'ouvrit à la volée et me frappa violemment en pleine figure. Mon nez craqua, mon corps fut projeté en arrière et heurta durement le sol.

Allongé sur le dos, le visage éclaboussé par la pluie, je luttais pour ne pas m'évanouir. Mon pistolet m'avait échappé des mains et avait dû glisser non loin de là. Etourdi, je relevai la tête et vis un géant émerger de l'appartement, la jeune Dunn inconsciente jetée sur son épaule. De mon étrange point de vue, il était difficile de déterminer la taille de cet homme. Cela dit, en comparaison, l'étudiante semblait chétive malgré sa stature robuste.

— Police ! grommelai-je. Vous êtes en état d'arrestation.

Le géant baissa sur moi son visage rond et ensanglanté. Ses yeux sauvages et ses lèvres retroussées me faisaient penser à ces dingues que je croisais souvent dans les rues mal famées de Fort Lauderdale. Quand il ouvrit la bouche, ses paroles ne firent que confirmer mes soupçons.

— Les porcs ne sont pas invités, grogna-t-il.

— Laissez-la partir.

— Non, elle est à moi.

Eclatant de rire, il tourna au coin de l'immeuble et disparut. Je me remis péniblement en position assise et cherchai mon arme des yeux. Au loin, j'entendis un crissement de pneus sur l'asphalte mouillé.

J'essayai rageusement le sang qui coulait de mon nez. La douleur n'avait aucune importance. J'avais échoué. Je n'avais nullement fait la différence.

— Monsieur l'agent ! Monsieur l'agent !

La femme blême réapparut et s'agenouilla à côté de moi.

— Il s'est enfui ! Je l'ai vu jeter Naomi à l'arrière d'un van vert.

— Vous avez noté le numéro d'immatriculation ?

Elle plaqua la main sur sa bouche.

— Non.

Je me relevai tant bien que mal et m'appuyai au chambranle de la porte. La tête me tournait tellement que je crus m'évanouir.

— Rentrez chez vous, appelez le 911. Dites-leur de se dépêcher.

La femme retourna précipitamment à son appartement. Bientôt, des sirènes déchirèrent l'air, me ramenant brutalement à la réalité et au fait que j'avais lamentablement échoué à accomplir mon devoir. Parce que j'avais baissé ma garde, une jeune femme gisait, inconsciente, à l'arrière d'un van vert.

Je retournai sur le parking pour accueillir les renforts. Ces événements me hanteraient toute ma vie et je me promis de traquer ce dingue et de le mettre sous les verrous.

Seulement, j'étais loin de me douter du temps que cela prendrait.

Le plafond de ma chambre de location tournoyait. Mes oreillers étaient trempés de sueur, tout comme mes draps, et mon cœur battait à cent à l'heure. A côté de moi, mon chien Buster me léchait le visage.

Me redressant, je m'adossai au mur de plâtre frais derrière mon lit. La lumière du soleil filtrait à travers les persiennes des volets et j'entendais les cris des mouettes en quête de nourriture sur la plage.

Sur ma table de nuit se trouvait une pile de dossiers concernant des personnes disparues. Après avoir obtenu mon diplôme de policier, j'avais postulé au tout nouveau Département de recherche des personnes disparues du comté de Broward. J'avais dirigé cette unité pendant seize ans avant d'être viré de la police, il y a deux ans.

Ces rapports étaient des copies d'affaires non résolues sous ma houlette. Tous les mois, je les passais en revue, au cas où un indice m'aurait échappé.

Avant de me coucher, j'avais relu le dossier de Naomi Dunn. C'était le premier cas sur lequel j'avais travaillé après avoir rejoint le Département des personnes disparues, et c'était la raison pour laquelle j'avais choisi ce département, plutôt que celui des homicides ou des mœurs, où des postes étaient également vacants à l'époque. Je me tenais

pour responsable du sort de Naomi Dunn, même si, dix-huit ans après, je n'avais pas plus d'explications à sa disparition qu'au moment de l'enquête.

Le dossier contenait un profil du kidnappeur de Dunn, rédigé par l'unité spécialisée qui avait passé la scène du crime au peigne fin. D'après les empreintes de l'agresseur, et les témoignages oculaires – celui de la voisine et le mien –, l'homme mesurait deux mètres dix et pesait dans les cent trente kilos. Cela semblait dingue. Ces estimations étaient basées sur mes propres observations, sans oublier le fait que Naomi Dunn, ceinture noire au second degré, lui avait fait sauter deux dents, qu'on avait retrouvées dans son appartement. Une personne saine d'esprit aurait fui la fille Dunn, mais pas son agresseur.

Le kidnappeur aurait dû être facile à retrouver ; pourtant, ce fut tout le contraire. Aucun géant dangereux n'était fiché dans les registres de la police de Floride, pas plus que dans les hôpitaux psychiatriques. Au fil du temps, j'avais étendu mes recherches et contacté les départements de police et les instituts psychiatriques de tout le pays.

Un seul profil correspondait.

Son nom était Ed Kemper. Kemper était un géant doublé d'un sociopathe. Il avait tué ses grands-parents à coups de pistolet à l'âge de quatorze ans, puis avait assassiné sa mère, la meilleure amie de sa mère, et six autres femmes. A l'époque des faits, Kemper purgeait une peine correspondant à six fois la perpétuité dans une prison de Vacaville, en Californie. Il ne pouvait donc pas avoir enlevé Dunn.

Dix-huit années de recherche. Uniquement des impasses.

J'ouvris le dossier Dunn sur mes genoux. Les feuilles étaient cornées et usées à force d'avoir été feuilletées. Presque toutes les pages contenaient des annotations de ma main. Même si je ne l'avais jamais rencontrée, j'avais développé un lien avec Naomi Dunn et j'avais l'impression de la connaître.

J'étudiai les photos de la scène du crime prises dans l'appartement. Le sang de l'agresseur avait été retrouvé dans toutes les pièces. J'avais envoyé son ADN au FBI, qui l'avait enregistré dans le CODIS, un système informatique contenant les ADN de quatre millions de criminels violents connus. Avec de la chance, un lien serait établi un jour, et le kidnappeur de Dunn, traduit en justice.

La musique de *Cheeseburger in Paradise*, de Jimmy Buffett, emplît ma chambre. C'était la sonnerie de mon portable, un cadeau d'anniversaire de ma fille Jessie. J'agrippai le téléphone sur ma table de nuit. L'écran indiquait CANDY.

L'agent Candice Burrell dirigeait à présent le Département des personnes disparues et était une amie. Désormais, je gagnais ma vie en retrouvant des enfants disparus pour le compte de la police, et j'espérais qu'elle m'appelait pour me proposer du travail.

— Bonjour, agent Burrell.

— Heureuse de te trouver, dit-elle. Je suis vraiment dans le pétrin. Tu es occupé ?

— Mon agenda est totalement vierge.

— Je suis au tribunal, j'attends mon tour pour témoigner dans un procès, et je viens juste de recevoir un appel au sujet de la disparition d'un garçon autiste de huit ans dans l'école élémentaire Lakeside. J'ai besoin de ton aide.

Je bondis de mon lit. Un baggy à larges poches et une chemise Tommy Bahama traînaient par terre. En quelques secondes, j'enfilai mes fringues tout en écoutant le rapport de Burrell.

— Le nom du gamin est Bobby Monroe. Il a disparu de sa classe il y a environ une demi-heure. Quatre policiers sont sur les lieux, mais ils n'ont pas trouvé le moindre indice. Ils pensent qu'il a été enlevé.

En tant que flic, j'avais eu affaire à de nombreux enlèvements d'enfants autistes. Ces gosses étaient des cibles

faciles pour les kidnappeurs, mais j'avais le pressentiment qu'il y avait autre chose en jeu.

— L'école a été bouclée ?

— Oui, c'est la première chose que le proviseur a faite.

— Bien. Bobby Monroe est dans une classe spéciale pour autistes ou bien dans une classe normale ?

— Que veux-tu dire ?

— La plupart des écoles de Broward intègrent des enfants autistes dans des classes normales pour les aider à se développer socialement.

— Je pense que c'est une classe normale.

— Que dit son professeur ?

— Le professeur habituel est malade. Une remplaçante est arrivée aujourd'hui et elle est complètement paniquée.

Les enfants autistes sont souvent perturbés par un simple changement dans leur routine quotidienne, un nouveau professeur, par exemple, ou encore un objet déplacé sur leur table, comme un crayon ou une gomme. Le tableau devenait plus clair.

— C'est bien ce que je pensais. L'arrivée de la remplaçante a bouleversé Bobby, alors, il s'est sauvé. La plupart des gamins autistes se réfugient dans des lieux confinés pour évacuer leur colère. Bobby peut très bien se cacher dans un placard ou a pu se glisser dans un réfrigérateur.

— Oh ! mon Dieu !

— Dis aux agents à l'école de fouiller toutes les cachettes possibles. Dis-leur aussi de ne pas appeler Bobby par son prénom. Si le gamin les entend, ce sera encore plus difficile de le retrouver.

— Quand peux-tu être sur les lieux ?

Je m'emparai de mon arme et la glissai dans le holster dissimulé dans une poche de mon pantalon.

— Donne-moi quinze minutes.

— Tu es mon sauveur !

2

L'Interstate 595, épine dorsale goudronnée du comté de Broward, s'étirait des plages sableuses de l'océan aux marécages fangeux des Everglades. Je fonçais sur cette artère, le visage giflé par le vent, Buster à mes côtés, la langue pendant par la vitre.

En passant les grilles de l'école Lakeside, je fis un signe de main à l'agent en faction. L'école comportait trois bâtiments couleur moutarde reliés par des promenades couvertes. Elle se situait sur un terrain aride, entouré d'une clôture grillagée d'un mètre quatre-vingts de haut. Libérant Buster de sa laisse, je me précipitai à l'intérieur.

Un agent en uniforme se tenait devant le bureau du principal. On lisait sur sa plaque *D. Gordon*. Son visage tanné était creusé de rides, telle une carte routière.

— Vous devez être Jack Carpenter, dit le policier. Ça fait plaisir de vous rencontrer.

Certes, j'avais quitté les forces de police dans un climat plutôt morose, étant donné que j'avais été considéré un temps comme suspect, mais j'avais encore des supporters au sein du département. Je demandai à Gordon un résumé de la situation.

— Deux groupes de professeurs et tout le personnel de maintenance sont en train de passer l'école au peigne

fin. Nous n'avons pas trouvé trace de Bobby Monroe. Je commence à croire qu'il n'est pas ici.

— Vous pensez qu'il a quitté l'établissement ?

— C'est ce que me dit mon instinct.

— Il y avait un policier en faction à l'entrée quand je suis arrivé. Comment le gamin aurait-il pu tromper sa vigilance ?

— Je ne sais pas. Je sais juste que Bobby n'est plus ici. Nous avons cherché partout.

Gordon avait une cinquantaine d'années. Dans ce métier, l'expérience comptait beaucoup. Si l'intuition de Gordon lui disait que Bobby Monroe n'était plus dans l'enceinte de l'école, c'était probablement vrai.

— Je veux parler aux gamins de sa classe.

— Suivez-moi. Pourquoi ce chien ?

— Il m'aide dans mes recherches.

— Bien. Toute aide est la bienvenue.

Gordon me guida dans les couloirs jusqu'à la porte d'une classe. Nous avons dépassé plusieurs salles remplies d'enfants mis en quarantaine. Tant que le sort de Bobby Monroe ne serait pas élucidé, aucun enfant de Lakewood n'irait nulle part. Gordon posa la main sur la poignée de la porte et se tourna vers moi.

— Faites attention à ce que vous dites à la remplaçante. Elle est très nerveuse et je ne voudrais pas qu'elle nous fasse une crise de nerfs.

— Comment elle s'appelle ?

— Mademoiselle Rosewater.

Nous pénétrâmes dans la classe. Mlle Rosewater, une jeune femme charnue, pâle, avec des lunettes, se tenait devant le tableau. Une trentaine d'enfants étaient assis devant leur table, face à elle. En voyant mon chien, ils se levèrent et se mirent à parler avec animation.

— Silence, les enfants ! dit-elle.

Sa voix trahissait sa panique. Je me présentai, puis lui dis :

— J'aimerais parler aux enfants.

Je fis face aux élèves et ordonnai à Buster de se coucher. Mon chien était un berger australien de pure race au pelage brun avec (plutôt original) une queue coupée. Les gamins le fixaient comme s'il s'agissait d'un animal exotique tout droit sorti d'un zoo.

— Bonjour. Mon nom est Jack Carpenter et voici mon chien Buster. Nous sommes ici pour aider la police à retrouver votre camarade. Avant cela, j'aimerais vous poser quelques questions. Qui est la dernière personne à avoir vu Bobby Monroe ?

Une petite fille aux cheveux nattés leva la main au premier rang.

— Comment tu t'appelles ?

— Missy.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, Missy.

— On devait aller à la gym. Mademoiselle Rosewater nous a fait mettre en rang près de la porte. Bobby était juste derrière moi. On est allés dans le hall, et j'ai demandé à Bobby s'il se sentait bien. Il n'a pas répondu. Quand je me suis retournée, il avait disparu.

— Est-ce qu'il est reparti vers la classe ? Ou vers le couloir ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi as-tu demandé à Bobby s'il se sentait bien ?

— Il tapait dans sa table et faisait des bruits très bizarres. J'ai cru qu'il avait mal au ventre.

Je jetai un bref coup d'œil à Mlle Rosewater.

— Où est la table de Bobby ?

La remplaçante m'indiqua un bureau vide au centre de la salle. Sur le dossier pendait un sac à dos bleu que j'ouvris et inspectai rapidement. Un emballage de papier bonbon chiffonné attira mon regard. C'était un sachet de M&M's, avec une photo d'Harrison Ford faisant la promotion du dernier *Indiana Jones*. Me postant devant les élèves, je brandis le papier d'emballage en l'air.

— Vous savez ce que c'est ?

Les enfants acquiescèrent en chœur.

— Bien. Lequel d'entre vous a donné ce sachet de M&M's à Bobby ?

Les visages demeuraient impassibles. Je passai la classe en revue et arrêtai mon regard sur un petit garçon aux cheveux blonds et bouclés qui détournait les yeux. Sa table voisinait celle de Bobby, et je décidai que je tenais le coupable. Je n'aimais pas traumatiser les enfants, mais je devais découvrir la vérité. Traversant la pièce, je m'agenouillai devant le bureau du gamin.

— Quel est ton nom ?

— Stuart, dit-il, le regard baissé.

— Regarde-moi, Stuart.

Stuart leva sur moi des yeux humides.

— As-tu donné ce sachet de bonbons à Bobby ?

Après hésitation, l'enfant hocha lentement la tête.

— Ton professeur habituel l'avait interdit, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Alors, pourquoi as-tu fait ça ?

— Bobby a vu les M&M's dans mon sac et était tout excité. Il m'a dit que, si je lui donnais les bonbons, il réciterait tous les dialogues du dernier *Indiana Jones* pendant le déjeuner.

— Il en est capable ?

— Bobby connaît par cœur tous les *Indiana Jones*, les *Star Wars* et quelques épisodes de séries télé. Il est super intelligent.

Les enfants autistes pouvaient en effet avoir une mémoire phénoménale, et j'imaginai très bien le chantage imaginé par Bobby pour obtenir le paquet de M&M's.

— Tu as vu Bobby manger les bonbons ?

— Hmm, hmm.

— Et après ça, il a commencé à se comporter bizarrement ?

— Ouais. Je suis désolé si j'ai rendu Bobby malade. Je ne voulais pas.

Afin de maintenir un certain équilibre chez leurs enfants autistes, les parents réduisent souvent les sucres et les produits laitiers de leur alimentation. Cela permet en effet de les apaiser. Le paquet de M&M's de Stuart avait activé le système nerveux de Bobby, un peu comme une bombe, décuplant ses facultés sensorielles, à tel point qu'il s'était enfui. Attrapant le sac à dos de Bobby, je rejoignis Buster, toujours sagement couché sur le sol. Je plaçai le sac sous le nez de mon chien et le lui fis renifler. Buster se leva aussitôt après et gagna le fond de la salle. Je le suivis de près.

Buster colla son museau contre l'une des fenêtres qui faisaient face à l'aire de jeux. Elle n'était pas verrouillée et s'ouvrit facilement. L'ouverture ne semblait pas assez large pour le passage d'un enfant, mais je savais d'expérience que les autistes étaient capables de prouesses quand ils étaient en crise. Je me tournai vers Gordon.

— Quelle est la taille de la propriété de l'école ?

— Douze hectares.

— Qu'y a-t-il derrière ces clôtures ?

— Essentiellement des bois.

— Je sors jeter un coup d'œil aux alentours. Je vous suggère de dire à tous les professeurs et le personnel de maintenance qui cherchent le petit de faire de même.

Je me dirigeai vers la sortie. Escalader une clôture n'était pas difficile pour un jeune garçon ; Bobby pouvait donc se trouver n'importe où. Nos chances de le repérer s'amenuisaient de minute en minute. Soudain, une idée me traversa l'esprit et je me tournai vers mon acolyte.

— Y a-t-il un point d'eau dans ces bois ?

— Oui, un grand étang.

— Il est visible depuis la cour de l'école ?

— A certains endroits, oui.

D'un coup d'épaule, j'ouvris la porte et me ruai hors de la classe.